Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1299

Artikel: Chronique birmane. Partie 4, Appelez-moi Johnny
Autor: Rivier, Anne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1015105

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Appelez-moi Johnny

Les droits de l'homme ne sont pas à l'honneur en Birmanie. Anne Rivier, dans cette dernière chronique birmane, parle des difficultés de communication qui en découlent.

VINGT-CINQ ANS, un mètre soixante, yeux bruns, cheveux noir corbeau. Très élégant, longi soyeux, chemise immaculée. Ne quitte jamais son cartable de tissu bordeaux plein de laissez-passer énigmatiques et d'argent liquide. A été étudiant en histoire nationale. Profession actuelle: guide. Formé en trois mois dans une agence de la capitale dirigée par une Suissesse. Garçon charmant, serviable, ponctuel, consciencieux. Mon insouciance, mon manque de concentration l'énervent parfois. Sa retenue et ses mensonges m'irritent souvent. Car Johnny me ment avec aplomb. Par mission et par omission. Johnny n'a pas confiance en moi. Johnny ne peut avoir confiance en personne. Il fait un métier dangereux dans un pays dangereux. Entre deux tournées, il habite le campus de l'université de Rangoon chez une tante professeur d'anglais. La dite université est fermée, mais Johnny ne sait pas pourquoi. Quand je lui parle de mon fils de son âge, de son travail d'informaticien, de la musique qu'il aime, Johnny tombe enfin le masque. Tout ouïe, enchanté, il boit mes paroles, mais ne souffle mot. Lorsque j'explique, à la faveur de comparaisons peu raisonnables, le système de démocratie directe ou le fédéralisme helvétique, Johnny enregistre, Johnny mémorise, mais jamais il ne commente. Personne ne le lui a appris. Dommage pour les échanges et les récits de voyage. Certains de mes amis ont eu plus de «chance»: leur guide, une femme, s'est épanchée. Elle a évoqué la censure, la peur, les dénonciations encouragées au sein même des familles, les arrestations arbitraires...

Des contrôles sourcilleux

«Alors, ces violations, tu as vu quelque chose?» Comme si le SLORC (State, Law and Order Restauration Council) m'avait attendue! Les viols se pratiquent en cachette. La règle vaut pour les droits de l'homme. La junte a bien travaillé: le peuple est maté, muselé, sans avoir perdu le sens de l'hospitalité. Une vraie réussite pour le tourisme. Je m'attendais à une présence policière, à des soldats en patrouille. Rien ou presque. Dans les régions visitables, le gros de l'armée semble être cantonné dans les aéroports. Là, les contrôles sont sourcilleux, l'ambiance tendue, Johnny très anxieux.

Évidemment, les indices ne manquent pas.

«For the government!»

Sur la route de Pagan à Mandalay, par exemple, nids de poules, bas-côtés défoncés, l'asphalte doit dater de la colonisation anglaise. Je lis dans mon guide *Lonely Planet* que «les corvées envers l'État existent toujours au Myanmar». Ces femmes âgées, voûtées sur leur outil? Ces vieillards, ces gamins qui cassent des cailloux aux abords des localités, ces tas de gravier partout, inutilisés? Et ces barrages successifs, à l'entrée de chaque ville, de chaque village, simples péages ou moyen de surveillance? Du fond des cahutes, des gardiens nous guettent, se précipitent. Johnny leur glisse quelques billets, se justifie: «Pour l'entretien des routes, Madam, les Birmans paient aussi, vous savez». Je me fâche: «Donations, oui, for the government!» Le jeune homme pouffe dans sa main droite. J'insiste: «Votre pays est un racket institutionnalisé, Johnny». Les communautés religieuses ne sont pas en reste. Classique, universelle alliance du sabre et du goupillon. À l'approche des monastères, des jeunes filles couvertes de fleurs s'élancent sur la chaussée, les unes hurlant leur réclame dans des mégaphones, les autres secouant de gros bols de métal. Et ça marche. Les voyageurs jettent des brassées d'aumônes par les fenêtres. «Le bouddhiste laïc s'acquiert ainsi des mérites qui favoriseront ses futures renaissances.» Muet sur la politique, Johnny est intarissable sur les religions. Chrétien baptiste par son grand-père indien, doublement minoritaire donc, il vante régulièrement les exploits prosélytes de son frère, pasteur missionnaire en pays naga. «Des sauvages qui vivaient nus sous des peaux de bêtes, Madam». Johnny jubile. L'évangélisation et l'éducation chrétiennes ont réalisé des miracles. Les nus se sont habillés pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Un peu trop vite et trop bien, aux yeux jaloux de la junte. Le pasteur, à l'instar de toutes les autres missions chrétiennes, a été «prié» de rentrer chez lui. Il y prêche des convaincus en attendant des jours meilleurs. Harcelé, Johnny reconnaît qu'au Myanmar il vaut mieux être bouddhiste et birman.

Au Mont Boppa, 1520 m, résidence des 36 nat (esprits gardiens, d'essence animiste) les plus puissants du panthéon birman, l'escalier qui conduit au sanctuaire est raide comme une échelle. La montée dure plus d'une demi-heure. Le long de l'allée escarpée, ces hommes décharnés, en sueur, qui transportent d'énormes moellons bruts sur l'épaule, des forçats? Comme ceux qui redressent, sans protection d'aucune sorte, les vieux temples des sites archéologiques? Et sur les rives du fleuve Irrawady, ces bidonvilles sans eau courante, cette misère, cette précarité, des populations déplacées? Et dans les manufactures, sur les chantiers, dans les hôtels et les ateliers «ces enfants qui travaillent comme des grands, vous trouvez ça normal?»

Johnny secoue la tête. À Pagan, à une fillette qui nous montre le chemin dans une ruine, son petit frère sur le dos, je demande où est son école. Geste vague. Dans un mauvais anglais, elle m'apprend qu'elle y est allée trois ans et qu'elle a adoré ça. «Now, finish» rajoute-t-elle, en me montrant son encombrant fardeau. Long soupir et sa requête, dérisoire, pareille à celle de tous les enfants de là-bas: «Pen, pencil for me, Madam?»

Quand Johnny hésite à répondre à une de mes questions, je lui traduis un passage significatif de mon guide de voyage. Johnny est tombé amoureux de ce livre dès le premier jour. Il le dévore des yeux. Je le lui ai promis en anglais. À Rangoon, dans la librairie du gouvernement, la vendeuse n'en a jamais entendu parler. Johnny est bouleversé. «Pas de problème, je vous l'envoie dès que possible». Johnny blêmit, jure que ce n'est pas la peine. «Pas par la poste, bien sûr. Un de mes amis le déposera à votre agence directement, d'accord?»

Si le magasin avait été vide, je parie que Johnny m'aurait embrassée. À lui seul, son sourire valait tout le voyage.

Anne Rivier